

**Le petit porteur de journaux, au jour de l'an.**

Je suis venu, Messieurs, pour cet an qui commence,  
Mélant aux autres voix la voix de mon enfance,  
Vous apporter aussi mes souhaits et mes vœux ;  
Tout ce que je ressens, je ne puis pas le dire,  
Mais, ce que je sais bien, c'est que mon cœur désire  
Que vous soyez heureux.

Vous me connaissez bien : chaque jour à la porte,  
C'est moi, pauvre petit, qui frappe et vous apporte  
Ce beau journal tout neuf que vous lisez le soir.  
Vous m'avez vu : je viens tous les jours de l'année,  
Et puis, je cours bien vite, au bout de la journée  
Dire à maman bonsoir.

On m'a dit qu'aujourd'hui tout le monde, en visite,  
S'en va chez ses amis ; je suis venu bien vite,  
Pour vous dire bonjour le premier, en passant ;  
Puis on m'a dit encore que vos mains étaient pleines  
De bonbons bien sucrés et de belles étrennes  
Pour chaque bon enfant.

Des étrennes, c'est beau ! et nous n'en avons guère  
Chez nous au jour de l'an ; cela coûte, et le père  
Gagne tout juste assez pour nous donner du pain.  
Et des bonbons, c'est cher, trop cher pour notre bouche ;  
Le riche, seulement, étend le bras et touche  
Tout cela de sa main.

Oh ! je ne me plains pas, car, voyez vous, ma mère  
M'aime bien ; et toujours, malgré notre misère,  
Elle vient au retour, heureuse, m'embrasser.  
Le pain est dur, mais moi, sur ses genoux je mange ;  
Puis je m'endors : le lit est froid, mais mon bon ange  
Viendra le réchauffer.

Pourtant je voudrais bien avoir, comme les autres,  
Un joujou. Des enfants que je vois, et les vôtres.  
En ont toujours en mains, quand je passe près d'eux.  
Oh ! donnez-moi, Monsieur, quelque chose en étrenne,  
Pour que, si les enfants me demandent, je vienne  
Me mêler à leurs jeux.

Donnez, et je prierai pour que Dieu vous envoie  
A vous, à vos enfants, le bonheur et la joie ;  
Je lui dirai combien vous m'avez fait plaisir.  
Donnez : on fait à Dieu ce qu'on fait à l'enfance ;  
Et vous verrez qu'un jour sa bonne Providence  
Saura se souvenir.

N. LEGENDRE.

**EDUCATION****Education des enfants.**

Les Lacédémoniens regardaient l'éducation des enfants comme si importante, que lorsque Antipater leur demanda pour otages cinquante enfants, ils offrirent à leur place cent hommes faits, et cependant la guerre avait déjà décimé les hommes. Pourquoi attachons-nous maintenant si peu d'importance à des soins qui peuvent avoir tant d'influence sur le bonheur de la famille et sur l'avenir de nos enfants ? Nous confions à des étrangers, quelquefois à des domestiques, une mission si difficile, qui demande tant d'abnégation, tant de dévouement, et des préoccupations constantes du noble but qu'on veut atteindre.

Les petites filles sont plus faciles à élever que les garçons ; elles ont déjà cette douceur qui plus tard sera une de leurs vertus ; elles ont déjà le germe de toutes leurs qualités et de tous leurs défauts. C'est à la mère qui comprend ses devoirs de développer les unes et de détruire les autres, autant qu'il est en son pouvoir de le faire. Avant de savoir balbutier, la petite fille aime déjà

les ornements ; sa petite figure s'anime lorsqu'on l'habille avec plus de soin que d'habitude ; un pressentiment mystérieux lui dit qu'elle sera belle, et que cette beauté aura de l'influence sur son avenir. Les petites filles sont plus précoces que les garçons ; elles prennent déjà vis-à-vis d'eux des manières affectueuses, elles les soignent comme s'ils étaient leurs enfants, les grondent, les caressent. Tandis que les petits garçons sont, dès leur naissance, volontaires, criards, etc. La gourmandise, les sucreries, la pâtisserie sont les premières idées qui s'éveillent chez eux. Beaucoup de garçons n'aiment leurs parents ou leurs connaissances qu'en raison directe du nombre des bonbons qu'ils en ont reçu ; les petites filles aiment autant les compliments. Il faut que l'esprit des femmes soit plus délicat, plus observateur que le nôtre, que leur tact ait plus de finesse et de rapidité, car dès l'enfance elles sont bien plus promptes à se familiariser avec les usages et les exigences de la société ; elles semblent les deviner plutôt que les apprendre.

Dieu, par une prévoyance admirable, a fait que les enfants fussent longtemps faibles, afin de prolonger forcément les rapports de leurs parents avec eux, d'assurer leur éducation morale par l'exemple et la parole, et de perfectionner l'espèce par l'expérience de leurs parents. On retrouve cette même prévoyance dans les animaux des espèces supérieures. Les enfants sont portés surtout à l'imitation, et malgré tous les conseils, ils prennent les défauts dont ils ont toujours l'exemple sous les yeux.

Plutarque raconte que deux frères spartiates s'étant pris de querelle, les éphores condamnèrent le père de ces jeunes gens à l'amende pour avoir négligé de leur inspirer des sentiments d'amitié dès leur enfance. Tout prouve, en effet, que les parents sont souvent responsables, devant leur conscience, des défauts de leurs enfants. Les parents sages s'empressent, de bonne heure, d'user envers leurs enfants d'un mélange nécessaire, mais difficile, de fermeté et de douceur ; ils prévoient leurs besoins, ils ne les servent pas ; ils cherchent à exciter leur reconnaissance et leur affection, mais ils craignent de provoquer leur exigence.

Qui sait mieux qu'une mère tout ce qu'on peut inspirer de vertu à l'enfant par l'affection ? Lorsqu'il ne comprend pas encore toute la portée d'une faute, il sait déjà qu'il ne veut pas faire de chagrin à sa mère.

N'employez la crainte que le plus rarement possible ; la crainte est comme les remèdes violents qu'on n'applique que dans les maladies graves : ils guérissent quelquefois, mais en altérant la constitution, et en usant les organes. Une âme menée par la crainte est toujours faible ; les châtimens exaspèrent ceux qui sont énergiques et rendent stupides ceux qui sont mous. Dans une grande partie de l'Amérique du Nord, c'est une maxime fondamentale de l'éducation qu'il ne faut jamais frapper un enfant. Une correction si humiliante les décourage, disent-ils, sans les corriger.

Ne jamais prendre non plus pour mobile les satisfactions d'amour-propre ou de gourmandise ; car on leur inspire ainsi l'estime de ce qu'ils devraient regarder comme secondaire, et on s'ôte le moyen de leur donner d'autres récompenses qui faciliteraient l'éducation. Surtout que le travail ne soit jamais une punition. Il faut viser à instruire en amusant, et faire le moins de leçons possibles.

Un enfant a-t-il peur, il ne faut pas se moquer de lui ou le gronder, il faut tâcher de lui expliquer et de lui faire comprendre la cause de son erreur.

Ne leur refusez rien sans un juste motif ; mais aussi ne leur accordez point ce qu'on vient de leur refuser. Se laisse-t-on vaincre par leurs importunités ? on les rend pleureurs, opiniâtres, fantasques ; en un mot de véritables petits tyrans.

Le préjugé qui fait rejallir sur les enfants la faute ou